

LES REPRESENTATIONS ET L'IDENTITE COLLECTIVE AU CHILI

--après le coup d'Etat--

Manuela Gumucio

Mon travail de terrain dans le cadre de l'ORSTOM devant seulement commencer au cours de l'année 1986, cet exposé portera davantage sur l'articulation de notre approche théorique avec le rapport Autonomie et Dépendance, que sur des résultats. Il rendra compte en même temps de la recherche sur l'identité des exilés chiliens à Paris, qui est à l'origine de notre démarche actuelle.

De nombreux travaux réalisés au Chili et à l'étranger, au sujet de la domination sous le régime militaire, ont été orientés ces dernières années dans le sens des préoccupations de l'équipe Autonomie et Dépendance. Les grandes explications, d'ordre idéologique (Sécurité nationale), ou d'ordre économique (l'impérialisme), si elles pouvaient rendre compte facilement de l'avènement du coup d'état de 1973, se révélaient insuffisantes au fur et à mesure que la dictature opérait une profonde transformation de la société chilienne. En effet, le pouvoir de domination de la dictature n'était contesté dans la légitimité que par une faible minorité de la population. La politique néo-libérale du régime ne favorisant que les petits groupes financiers, on pouvait penser que la légitimité du pouvoir résidait davantage dans le domaine de l'idéal que du matériel. Divers phénomènes permettaient de penser aussi que la domination au Chili était --est toujours-- fondée en partie sur le consentement des dominés. Nul ne pouvait nier, bien entendu, le rôle joué par la violence dans ce consentement, mais les difficultés éprouvées par l'opposition, pour rendre la démocratie plus

attractive que la dictature --même dans les périodes d'affaiblissement du régime-- montrent bien la présence d'une autre force sociale qu'il faut à nos yeux aller chercher dans le domaine des représentations.

Pour Godelier (*La part idéale du réel*, Fayard, 1984), "... il ne reste qu'un moyen d'expliquer comment des individus et des groupes dominés peuvent consentir 'spontanément' à leur domination: il faut que celle-ci leur apparaisse comme un service que leur rendent les dominants, dont le pouvoir dès lors paraît si légitime qu'il semble aux dominés de leur devoir de servir ceux qui les servent. Il faut donc que dominants et dominés partagent les mêmes représentations pour que naisse la force la plus forte du pouvoir des uns sur les autres, le consentement reposant sur la reconnaissance des bienfaits, de la légitimité et de la nécessité de ce pouvoir".

Dans le cas chilien, le pouvoir militaire a été depuis le début légitimé au niveau du discours (principalement de celui de ses partisans) comme ayant sauvé le Chili de la dictature marxiste. La notion de service introduite par Godelier semble se vérifier dans ce cadre là. D'autre part, on pourrait se demander si cette représentation n'est pas aussi partagée d'une certaine manière par les opposants à la dictature, quand on voit qu'au niveau du discours ils considèrent le socialisme à jamais non viable pour le Chili --diagnostic dans lequel l'intervention militaire devient un *Deus ex machina* et preuve irréfutable.

Notre démarche actuelle tente d'aborder ce vaste domaine des forces sociales que sont les représentations de la réalité. "Boîte noire --selon Godelier-- à l'intérieur de laquelle la pensée doit pénétrer, si elle veut peser sur l'évolution de nos sociétés..."

Il s'agira donc pour nous de déceler le partage des représentations entre groupes qui se réclament d'idéologies opposées. Et c'est bien là que la notion d'autonomie acquiert une grande signification.

Notre recherche veut s'attacher à l'étude des représentations, leur accordant une certaine autonomie par rapport à l'idéologie. La vision de l'idéologie, comme fausse conscience, légitimation des intérêts des groupes, fait que les représentations deviennent pur effet idéolo-

gique. Pour nous l'important est d'analyser le discours sans "traverser l'épaisseur pour rejoindre ce qui demeure silencieusement en deça de lui mais le prendre dans toute son épaisseur" (Foucault). Notre objectif n'est pas de "démystifier" les images que nous analysons, mais plutôt d'en explorer l'agencement, de dégager les idéologies qui s'y manifestent et de repérer les stratégies qu'elles commandent.

En fait ce qui nous semble essentiel c'est de dégager les sens des représentations qu'on peut saisir dans un groupe social, dans une situation concrète, et de dégager, en conséquence, le rapport des représentations à l'idéologie comme étant des liens muables et complexes, non prédéterminés.

Notre recherche au Chili portera sur les représentations au sujet de l'identité nationale, lieu privilégié de production symbolique. L'analyse des processus de production des représentations et de leurs contenus trouvent là un terrain particulièrement riche.

Les représentations sur l'identité et la domination

La problématique, au sujet de l'identité nationale ne prend une importance réelle qu'après le coup d'Etat de 1973. Jusque là, une série de stéréotypes et de clichés, que l'on trouve dans divers essais de voyageurs étrangers et d'écrivains, suffisaient à satisfaire le faible intérêt que soulevait la question.

L'image la plus répandue était celle de la non-existence d'une identité propre aux Chiliens et l'absence de particularités très définies. La vision des Chiliens comme étant les "anglais de l'Amérique latine" était sans doute la plus récurrente, car la plus séduisante. Les autres peuples latino-américains n'étaient pas considérés comme aussi développés du point de vue institutionnel, aussi homogènes du point de vue racial, aussi solides du point de vue de la démocratie. Une autre image assez diffusée représentait les Chiliens comme des "hommes gris", sans couleurs, discrets et effacés, "le néant".

La dictature transforme radicalement (et violemment) ce système. Elle désigne tout ce qu'il faut détruire dans la vie politique et parlementaire des cent dernières années, et institue des formes inédites dans les rapports sociaux. Le processus d'exclusion à travers l'exil, la prison et la mort des détenteurs d'une idéologie contraire au régime est sans doute la plus forte négation des certitudes au sujet des Chiliens. La base consensuelle sur laquelle reposait l'idée d'une identité implicite est brisée à partir du coup d'Etat.

Et c'est face à cette réalité nouvelle et étrange, que tous les groupes sociaux se voient obligés de produire un discours ordonnateur, capable de les rassurer. La place de l'identité devient alors fondamentale. Pour ceux qui opèrent l'exclusion, il s'agit d'éliminer les "mauvais Chiliens" et, de leur côté, les victimes ont du mal à reconnaître une identité avec leurs bourreaux. L'identité nationale est dès lors mise en question.

A Paris, les exilés confrontés à une autre culture, ont de ce phénomène une conscience privilégiée et représentent un groupe extrêmement fécond dans la production de discours identitaires. Cette population a été l'objet d'une recherche, à travers des entretiens non directifs réalisés entre 1981-1983, dans le cadre d'un Troisième Cycle, dont nous nous bornerons à exposer les grandes tendances observées.

Un travail permanent de construction et de déconstruction des appartenances nous montre que l'identité nationale prend la forme d'un processus dynamique. Ce processus est caractérisé par un double mouvement entre deux pôles: celui de l'identification avec l'altérité et celui de la différenciation. La construction de l'identité nationale n'atteint jamais un terme, dans la mesure où elle est toujours liée à la situation sociale des groupes et aux circonstances historiques. Voici quelques conclusions de cette recherche:

a) le refus de reconnaissance dans une collectivité nationale: les exilés produisent un discours de différenciation par rapport aux autres exilés d'une part, et par rapport aux Chiliens qui habitent le pays actuellement

d'autre part, sans distinguer les partisans des opposants du régime.

b) "l'autre", représenté par le Français, fait aussi l'objet de nombreuses représentations dans le sens de la non-identification. Ces représentations sont marquées par l'image que les Français ont des exilés: images de victimes, d'anciens combattants, etc... et ceci est vécu, au niveau du discours, comme une négation de ce que les exilés croient être leur véritable identité.

c) ayant accepté l'existence d'une forte identité nationale dans le passé (pôle d'identification) et de fusion dans le groupe, nous observons aujourd'hui, chez les exilés, une forte revendication de soi et du privé. Ils se définissent comme étant un "no man's land" culturel. Le référent du passé (l'idéologie révolutionnaire et le socialisme) est considéré au niveau du discours comme le temps du "mythe", le lieu d'idées utopiques, sans aucune possibilité de réalité. Ces représentations vont même jusqu'à exprimer qu'être Chilien, c'est être de droite: avoir été de gauche, c'était déjà être un étranger.

d) le discours des exilés permet presque de tracer un portrait de l'identité chilienne. Les traits dévalorisants prédominent et souvent ce qu'ils considèrent comme les mauvaises qualités des Chiliens, existait déjà avant la dictature. Celle-ci n'aurait fait que révéler ce qui était latent.

Ces conclusions, présentées ici de manière fragmentaire, laissent apparaître les nombreux conflits d'identité dans l'imaginaire des exilés. A l'heure actuelle, le problème du retour au Chili relance une production intense autour de ce thème. Les rapports de ces représentations avec les idéologies en présence dans la réalité chilienne nous semble difficile à développer dans ce bref compte-rendu. Néanmoins, nous pouvons signaler que le processus de désagrégation idéologique observé chez les exilés se rapproche d'un des objectifs principaux de la junte, celui de l'exclusion à jamais de la gauche de la vie politique et sociale du pays. Ce phénomène ouvre un champ de réflexions autour de l'idée des représentations partagées entre dominants et dominés.

Finalement nous considérons la recherche sur le terrain au Chili comme la poursuite de cette étude réalisée en France au sujet des exilés; l'une et l'autre nous apparaissant comme les deux hémisphères d'un tout: les Chiliens sous l'autoritarisme.

Notre démarche actuelle

L'image des exilés est le produit d'une catégorie sociale déterminée: l'élite dirigeante intellectuelle. Le discours des exilés a bien évidemment un référent dans le discours des autres Chiliens et plus particulièrement des partisans de la dictature. Notre recherche à présent voudrait aborder cet autre secteur social.

Divers paradoxes marquent à première vue le discours de cette population:

- le plus fondamental, est celui de considérer la dictature comme les ayant sauvés d'une dictature;

- l'opposition à l'Unité Populaire a été marquée par le refus au changement. Et pourtant, le régime militaire est le plus "révolutionnaire" de l'histoire du Chili dans le sens du changement des structures, de tout l'ordre de la vie sociale.

L'explication de ces paradoxes pourrait trouver rapidement une réponse dans les intérêts économiques de la classe dominante. Cependant, la base sociale de la dictature s'étendait bien au-delà de l'oligarchie chilienne. C'est pourquoi il s'avère nécessaire d'étudier dans toute sa complexité la vision de soi et de l'identité de ce groupe social antagonique à celui des exilés.

Aucune recherche ne s'est mise à l'écoute de la construction discursive de cette population autour de thèmes tels que:

- Quelles sont les images de soi et de la nation que l'Unité Populaire leur renvoyait et qui sont apparues, à un moment donné, comme étant si menaçantes? (au point de justifier le recours à l'extrême violence).

- Comment conçoivent-ils la liberté, la démocratie?
- Comment la réalité de ces dix dernières années (disparition, impunités, tortures, etc...) trouve-t-elle son ordre et à travers quelles représentations?
- Quelles sont les dimensions affectives sur lesquelles s'appuie la perpétuation de la dictature?